

FESTIVAL SA M'AIM 2015

La Tribune des Tréteaux.

Représentation du samedi 28 novembre 2015.

La mythologie grecque n'en finit pas de nous poursuivre.

La psychanalyse s'en est emparée pour définir ce que nous connaissons comme le « complexe d'Œdipe » et celui dit « d'Electre ». Le théâtre du XXème siècle en a fait ses choux gras par un jeu d'adaptation aux temps dits modernes, que ce soit grâce à Anouilh, Cocteau ou Giraudoux et, plus récemment, Nancy Houston. Gustave Moreau fut le grand peintre des châtiments spectaculaires en des beautés picturales qui donnaient vie aux mots de la tradition et de la tragédie.

L'énumération ne saurait être exhaustive et ne doit pas l'être. Mais il faut savoir que nos grands artistes insulaires sont également très imprégnés de ces mythes fondateurs qui fouillent nos âmes au plus profond ; nous pensons notamment à Jean Bénard et à Richard Riani. Le romancier Jean-François Samlong a trempé sa plume dans les noirceurs du mythe pour concevoir son dernier roman, particulièrement prométhéen, *Hallali pour un Chasseur*.

Donc Thésée n'est pas mort en nous. Qui ne connaît l'expression très lexicalisée du « fil d'Ariane » ? Les jeux vidéo créent des monstres inspirés du Minotaure. Et la mer Egée est bien le tombeau mouvant d'un père désespéré qui croit son fils héroïque mort dans le Labyrinthe.

Revenir à Thésée revient à faire acte de patience et de mémoire. Dans **« Fille de » et « Au Bout du Couloir », Sylvie Maleau et Joëlle Ecornier** tournent leur plume vers ce héros, bien peu sympathique au demeurant, fracassant coureur de jupons, capable et coupable de tous les abandons, juge assassin d'Hippolyte, son fils d'un premier lit : elles s'en prennent à ce personnage qui, lui-même prisonnier d'un « *fatum* » cruel, enferme ses femmes et ses filles dans une folie destructrice pire que la mort.

Avec Sylvie Maleau, nous sommes face à une déambulation scénique : les personnages tournent en rond dans un espace d'oubli (« On se connaît ? ») et de culpabilité (« J'ai menti » : Phèdre n'a pas commis d'inceste avec son beau-fils). Les personnages mythiques semblent rester à la périphérie de Strophe, laquelle est allée fouiller dans le journal intime de son père, effraction qui la pousse au pire car elle y apprend ce qu'elle n'a pas à savoir. Strophe est malade. Son amie Molly est sa seule consolation dans un univers qu'elle ne comprend pas : « (Archie) n'a jamais été ma sœur... Je suis sa seule fille. »

Et l'on voit que cette incohérence, ce chaos de la pensée, qui fondent la peur et la souffrance, cette folie qui nous est délivrée par bribes, au rythme de la douleur, tout ce système de démantèlement qui dépasse la personne, tout cela se déroule dans un établissement psychiatrique.

Et, en terme d'écriture, c'est dommage, car nous passons de la fureur démentielle des héros à la dérive ordinaire de celui qui « se prend pour quelqu'un d'autre », qui est en mal d'identité construite. Nous sommes plongés dans l'enfermement physique et psychique des personnages qui sont des êtres souffrants sans démesure.

De même, les phrases brèves – nous parlions de bribes – ne permettent pas au comédien de trouver son rôle, de l'incarner. Tout cela reste abstrait, glacé, et ne parvient pas à nous concerner vraiment.

Mais nous connaissons bien **la compagnie « A bout d'scènes »** et le très réussi **« Vice-versa »**. Les comédiens et metteurs en scène qui la composent s'interrogent sur leurs projets et ont le courage de tenter des explorations audacieuses. Ils optent pour l'élégance (les touches de rouge, de noir et de blanc) et pour la sobriété scénique : pas de décor envahissant, juste la mise en valeur des mots du texte.

Justement. Sylvie Maleau en est à sa première écriture théâtrale et nous saluons son entrée dans cet art difficile. Sans doute faudrait-il penser à mettre plus de contenu, d'ampleur et de profondeur dans les propos et les échanges : tout demeure comme inachevé, en phrases bien courtes, et cette brièveté-là ne donne pas au comédien grande latitude pour faire vivre son personnage. On nous rétorquera que le théâtre contemporain, dans la veine de Becket, est de ce tonneau-là. Pas si sûr. Pommerat l'a bien compris. Il faut une « colonne vertébrale » à la parole et toujours penser qu'il ne s'agit pas d'une « pièce à lire », mais d'un texte à jouer.

Nous avons la même remarque à faire concernant la courte pièce de Joëlle Ecornier. Mais l'humour caustique de cet auteur, son habileté créative, lui font trouver un dénouement jubilatoire et cruel. Cela aussi est important. Ici, nous sommes face à une ridiculisation experte d'un Thésée qui s'étouffe en mangeant du ris de veau. Il s'agit de haine et d'immanence impatiente de la mort pour les futurs survivants, qui attendent l'issue fatale d'une condamnation aux chefs de multiples forfaitures. Thésée est un mafieux, un sale type, et il meurt à l'inverse de ce qu'il souhaitait être. De même, Brecht avait-il fait d'Adolf Hitler un minable marchand de légumes qui dominait la pègre sur les docks : comme Arturo Ui, les dictateurs sont « résistibles ».

Il est clair qu'on attend, nous, spectateurs, beaucoup de cette compagnie prometteuse ; et toutes ces expérimentations sont nécessaires. C'est avec grand plaisir que nous entrerons encore dans son univers particulier, car tout ce qui est novateur mérite tous

nos encouragements.

Halima Grimal